

L'autorité paradoxale du maître ignorant

Aliénor BALLANGÉ

Résumé

Jacques Rancière écrit *Le Maître ignorant* (1987) pour rendre hommage, raconter et analyser « l'aventure intellectuelle » de Joseph Jacotot, lecteur de littérature française à l'université de Louvain. Tout part d'une expérience singulière, à partir de laquelle le jeune enseignant a repensé en profondeur le statut de maître ainsi que les rapports entre instruction, liberté et émancipation.

Mots-clés : autorité, émancipation, pédagogie, égalité des intelligences, ignorance.

Abstract

Jacques Rancière wrote *Le Maître ignorant* (1987) to pay tribute to, relate and analyse the "intellectual adventure" of Joseph Jacotot, French literature lector at the University of Louvain. Elaborating on a singular experiment, the young teacher began to deeply reassess the position of schoolmaster as well as the interaction between education, freedom and emancipation.

Keywords: authority, emancipation, pedagogy, equality of intelligence, ignorance.

« Il faut que je vous apprenne que je n'ai rien à vous apprendre »
Joseph JACOTOT

Contraint à l'exil par le retour des Bourbons en 1815, Joseph Jacotot obtient un poste de professeur aux Pays-Bas, à l'université de Louvain. Joseph Jacotot ne parle pas le néerlandais, et ses étudiants ne connaissent pas le français. Comment communiquer ? Comment établir entre eux et lui le « lien minimal d'une chose commune¹ » ? À tout hasard, Joseph Jacotot décide de passer par la médiation d'un livre, en l'occurrence une édition bilingue franco-néerlandaise ?) de *Télémaque*. Il demande alors aux étudiants d'apprendre le texte français en s'aidant de la traduction, puis d'écrire en français ce qu'ils pensent de tout ce qu'ils ont lu. Le résultat de cette « expérience philosophique dans le goût de celles qu'on affectionnait au siècle des Lumières² », dépasse alors toutes ses attentes : sans la moindre leçon, la moindre explication, les étudiants ont appris le français, en tâtonnant, répétant, comparant.

1. RANCIÈRE Jacques, *Le Maître ignorant*, Paris, Fayard, 1987, réimp. Paris, 10-18, coll. « Fait et cause », 2004, p. 8.

2. *Ibid.*

À partir de là, Joseph Jacotot décide d'approfondir l'expérience et d'enseigner ce qu'il ignore, la peinture et le piano. Si les étudiants ont été capables d'apprendre le français sans qu'on leur explique la conjugaison ou la grammaire de ce nouveau langage, c'est qu'ils peuvent se passer de l'autorité scientifique et pédagogique du maître. Non seulement ils peuvent, mais cette puissance même est absolument inconditionnelle. Tout le monde, *n'importe qui*, est capable de faire usage de sa propre volonté pour apprendre seul, sans pédagogue ni explicateur.

Cette révolution éducative s'inscrit dans un contexte particulier : celui d'un interrègne entre Ancien et Nouveau Régimes qui tente de repenser le concept de liberté dans le sillage des réflexions esquissées par les philosophes des Lumières. Appliquée au domaine de l'éducation, la question se résume ainsi : « comment cultiver la liberté sous la contrainte³ ? » Pour les tenants de l'ancienne méthode, que nous nommerons avec Jacques Rancière « la Vieille⁴ », la liberté s'obtient grâce à l'émancipation que permet l'instruction du maître. Le maître est celui à qui revient le pouvoir d'instruire en sa qualité de « connaisseur le plus éclairé⁵ ». L'autorité du maître est donc double : non seulement il est le détenteur d'un pouvoir de coercition légitime, mais, de surcroît, il est celui qui, « augmenté » par ses propres connaissances, « augmente » à son tour le « petit d'homme ». Il lui permet de devenir un homme, c'est-à-dire un individu à même de discerner, au-delà des faux-semblants de l'opinion, le bien du mal et le vrai du faux. Dans cette méthode, le maître, qui a pour lui la toute-puissance du savoir, a pour tâche de guider ses élèves vers le vrai, et de leur expliquer ce qu'ils ne sont pas encore en mesure de comprendre par eux-mêmes. Face à cela s'érigent les tenants d'une nouvelle méthode, les progressistes post-révolutionnaires, qui entendent enseigner l'art de la liberté pour accélérer le processus d'égalisation des conditions initié par la Révolution. Il s'agit de faire en sorte que chacun soit également libre de devenir l'égal de son voisin — agronome, avocat, chimiste —, et ce par le biais de l'instruction universelle.

Joseph Jacotot, quant à lui, se situe à égale distance des conservateurs et des progressistes. À la question que Kant posait à l'instruction, « comment cultiver la liberté sous la contrainte ? », Joseph Jacotot se contente de répondre : « l'instruction est comme la liberté : cela ne se donne pas, cela se prend » ; étant entendu qu'il est impossible de créer de la liberté à partir de l'« abrutissement », et que toute « pédagogie » repose nécessairement sur de l'abrutissement dans la mesure où elle participe à une « fiction » savamment orchestrée :

3. KANT Emmanuel, *Réflexions sur l'éducation*, trad. de l'allemand par A. Philonenko, Paris, Vrin, 1974, p. 87.

4. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 29.

5. KANT Emmanuel, *op. cit.*, p. 81.

certaines individus, moins aptes que d'autres, ont besoin d'un guide pour leur expliquer ce qu'ils ne sont pas encore en mesure de comprendre seuls. Pourtant, si la leçon du *Maître ignorant* peut se lire comme une critique du concept d'autorité — en l'occurrence, une critique de la position de maître fondée sur le savoir —, il serait abusif d'en conclure que Jacques Rancière rejette purement et simplement l'idée même d'autorité. Pour être paradoxale et hétérodoxe, l'autorité du maître ignorant n'en est pas moins indispensable et illimitée.

Pour tenter de préciser la nature de cette autorité paradoxale, de cette «autorité anti-autoritaire», nous commencerons par voir en quoi Joseph Jacotot et Jacques Rancière remettent totalement en cause l'autorité du maître-savant, et ce, à contre-courant d'une tradition multiséculaire dont Kant s'est fait l'un des ultimes théoriciens. Puis nous montrerons que la méthode de Joseph Jacotot ne peut cependant pas se passer de l'autorité du maître comme pouvoir de contraindre: si le maître est ignorant, il n'en demeure pas moins un maître, un commandant. Enfin, nous étudierons les implications politiques de cette méthode de l'émancipation, notamment dans sa lecture radicale du politique.

Dénoncer l'«autorité-comme-inégalité» du pédagogue : le maître sans maîtrise

Traditionnellement, qu'attend-on d'un maître d'école ? Que celui-ci transmette ses connaissances à des élèves — dont on postule qu'ils ne sont pas encore capables de les obtenir par eux-mêmes — pour les élever par degrés vers sa propre science. En ce sens, l'instruction repose implicitement sur l'idée qu'il existe une inégalité naturelle et nécessaire entre un maître savant et un élève ignorant. Cette inégalité ne sera comblée — du moins c'est la promesse de l'école — que par l'autorité du maître qui permettra à celui qui ne sait rien de s'élever au rang de ceux qui ont appris à savoir. Dans cette optique, l'égalité naît de l'inégalité et la liberté du didactisme. Reste à déterminer si cette leçon paradoxale relève d'une simple contradiction ou d'une imposture savamment organisée.

Maître augmentateur – Maître émancipateur

Pour comprendre la nature et l'étendue de la critique que Joseph Jacotot puis Jacques Rancière assènt à «la Vieille» méthode pédagogique, il convient de faire un détour par Kant, et la manière dont celui-ci conçoit l'autorité du maître. Dans ses *Réflexions sur l'éducation*, Kant commence par poser que l'homme a besoin du secours des autres⁶ dans la mesure où, seul, il n'est pas «capable» d'actualiser les potentialités de sa raison. De là, Kant en déduit que

6. *Ibid.*, p. 70: «l'homme doit user de sa propre raison. [...] Or puisqu'il n'est pas immédiatement capable de le faire [...], il faut que d'autres le fassent pour lui».

« l'homme ne peut devenir homme que par l'éducation⁷ », étant entendu que « l'homme » n'est pleinement homme que lorsqu'il est capable de faire œuvre de sa raison et de son entendement. Comme l'écrit le philosophe : « c'est au fond de l'éducation que gît le grand secret de la perfection de la nature humaine⁸ », précisément parce que « l'idée d'une éducation, qui développe toutes les dispositions naturelles en l'homme, est véridique⁹ ». Contrairement aux animaux, dont le comportement est guidé par l'instinct, l'homme ne peut se fier qu'à sa propre raison pour s'affirmer et se construire. Cependant, si tous les hommes sont nécessairement doués de raison, sans quoi ils ne seraient pas hommes, celle-ci n'est encore qu'en *puissance* chez le jeune enfant : « Le développement des dispositions naturelles en l'homme ne s'effectue pas spontanément¹⁰. » Le rôle de l'éducateur est alors de la lui révéler, de lui apprendre à s'en servir et à en devenir maître. Ce n'est que lorsque l'enfant aura tous les outils pour prendre conscience de lui-même en tant qu'être raisonnable, qu'il sera jugé émancipé, c'est-à-dire capable de quitter la tutelle de celui qui le tenait jusqu'alors par la main¹¹. Dès lors, l'autorité du maître émancipateur dépend de sa capacité à « augmenter » le petit d'homme, celui qui n'est encore qu'un homme inachevé, pour le faire devenir homme. Cette « augmentation » est incarnée, représentée par un savoir, une somme d'apprentissages, que seul celui qui a été « enseigné » possède. Mais ce savoir est ici moins autotélique que vecteur de liberté : c'est parce que le jeune homme a fait l'effort d'apprendre et de domestiquer sa raison, qu'il devient capable de liberté. Comme l'écrit Kant : « On doit prouver [à l'enfant] qu'on exerce sur lui une contrainte qui le conduit à l'usage de sa propre liberté, qu'on le cultive afin qu'un jour il puisse être libre, c'est-à-dire ne point dépendre des attentions d'autrui¹². » C'est en ce sens que Kant peut affirmer l'idée selon laquelle « l'homme privé d'éducation ne sait pas se servir de sa liberté¹³ ». L'homme ne naît pas libre, il le devient grâce à un maître qui le guide tout au long d'un chemin qui part de l'hétéronomie pour parvenir à l'autonomie du sujet pensant. Le maître prend par la main, le maître « augmente », il actualise et « éclaire », et ce en vertu de ses lumières intellectuelles. Pour Kant, le maître ne doit pas seulement être savant, il doit être le plus éclairé d'entre les savants. Ainsi le philosophe écrit-il que « la direction des écoles devrait dépendre des jugements des connaisseurs les plus éclairés¹⁴ ». Naturellement et par voie de conséquence, « le manque d'instruction

7. *Ibid.*, p. 73.

8. *Ibid.*, p. 74.

9. *Ibid.*, p. 75.

10. *Ibid.*, p. 79.

11. Émancipation vient du latin *ex-mancipum* qui signifie littéralement s'éloigner de celui qui « prend en main » (de *manus*, main, et *capio*, prendre).

12. Emmanuel KANT, *op. cit.*, p. 88.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 81.

chez quelques hommes en fait de très-mauvais maîtres pour leurs élèves¹⁵». L'autorité du maître reposant notamment sur sa capacité à *faire autorité*, un maître non (suffisamment) instruit ou un maître qui ne maîtrise pas exhaustivement ce qu'il enseigne, est incontestablement un « très mauvais maître pour ses élèves ». Comment un maître lui-même non-augmenté par un savoir pleinement assimilé pourrait-il à son tour « augmenter » un enfant dont il serait alors l'égal — inférieur parmi les inférieurs ? Dans cette conception, autorité et inégalité sont donc absolument indissociables, ce qui fonde la prémisse suivante : c'est par l'inégalité que l'instruction crée de l'égalité entre les hommes qu'elle éclaire.

Maître explicateur – Maître abrutisseur

L'école serait alors le lieu d'une marche forcée, d'une culture forcée¹⁶ vers l'égalité et la liberté. Nous revient en tête le paradoxe esquissé par Kant au début de ses *Réflexions sur l'éducation*, « comment cultiver la liberté par la contrainte ? » Ce que Joseph Jacotot apporte à ce questionnement consiste d'abord à l'infléchir : est-il seulement possible de cultiver la liberté par la contrainte ? Et avant cela, est-il seulement possible de « cultiver la liberté » ? La liberté s'apprend-elle ? Peut-elle dépendre de la *culture* d'autrui ? En somme, la liberté — ultime objet de l'éducation kantienne — s'explique-t-elle ? Car c'est bien là que repose toute la divergence entre Kant et Joseph Jacotot : l'idée que l'explication soit nécessaire, consubstantielle à l'apprentissage. Comme le résume Jacques Rancière à propos de cette croyance pédagogique qui anime tous les « professeurs consciencieux » :

L'acte essentiel du maître était d'*expliquer*, de dégager les éléments simples des connaissances et d'accorder leur simplicité de principe avec la simplicité de fait qui caractérise les esprits jeunes et ignorants. Enseigner, c'était d'un même mouvement, transmettre des connaissances et former des esprits, en les menant, selon une progression ordonnée, du plus simple au plus complexe. [...] Quoi de mieux assuré que cette évidence ? Nul ne connaît vraiment que ce qu'il a compris. Et, pour qu'il comprenne, il faut qu'on lui ait donné une explication, que la parole du maître ait brisé le mutisme de la matière enseignée¹⁷.

À première vue, l'explication est un don, quasi providentiel, du maître qui permet ainsi aux ignorants de s'élever à la hauteur de ceux qui maîtrisent un savoir jugé univoque. Le maître explicateur promet l'égalité *in fine*. Mais en la promettant, nous dit Jacques Rancière, il la repousse à un avenir toujours plus loin, lui-même étant seul juge du moment où elle se réalise¹⁸. Dans cet « art de la *distance* » qui sépare l'ignorant de sa reconnaissance-comme-égal,

15. *Ibid.*, p. 73.

16. *Ibid.*, p. 111, évoque une « culture par contrainte ».

17. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 10.

18. Comme l'écrit Jacques Rancière (*ibid.*, p. 12) : « Ce qui donne au système son assise, c'est simplement que l'explicateur est seul juge du point où l'explication est elle-même expliquée. »

se dessine alors l'espace d'un « *abrutissement* » programmé¹⁹. En expliquant, le maître postule, *a priori* même de l'élève, que certaines connaissances lui sont inaccessibles et qu'elles demeurent dissimulées derrière un « voile d'ignorance », du moins tant que le maître n'a pas décidé de le lever. Le maître explicateur postule ainsi l'incapacité de l'apprenant à découvrir la profondeur de certaines vérités par lui-même — il n'en découvrirait que la partie la plus superficielle, la plus illusoire, la plus mensongère. C'est précisément à ce niveau que le maître explicateur se fait « *abrutisseur* » :

L'abrutisseur n'est pas le vieux maître obtus qui bourre le crâne de ses élèves de connaissances indigestes, ni l'être maléfique pratiquant la double vérité pour assurer son pouvoir et l'ordre social. Au contraire, il est d'autant plus efficace qu'il est savant, éclairé et de bonne foi. Plus il est savant, plus évidente lui apparaît la distance de son savoir à l'ignorance des ignorants. Plus il est éclairé, plus il lui semble évidente la différence qu'il y a entre tâtonner à l'aveuglette et chercher avec méthode. [...] Avant tout, dira-t-il, il faut que l'élève comprenne, et pour cela qu'on lui explique toujours mieux²⁰.

Le maître explicateur abrutit, « arrête le mouvement de la raison, détruit sa confiance en elle-même, la met hors de sa voie propre²¹ », en ce qu'il censure les facultés naturelles de l'élève qu'il considère comme son inférieur, du moins comme son « non-encore-égal ». De sorte que l'élève à qui l'on ne cesse de répéter qu'il est incapable de découvrir les choses par lui-même finit par assimiler son impuissance et son infériorité. Il arrête de chercher, « je ne peux pas », la leçon du maître est dite. Face à cela, Joseph Jacotot suppose l'égalité entre toutes les intelligences — jeunes et mûres, ouvrières et lettrées, masculines et féminines — et propose de replacer l'élève au centre de son propre apprentissage, de s'apprendre tout seul, par lui-même. Que si l'élève n'apprenne qu'une chose, ce soit sa puissance, sa capacité à ne faire dépendre son intelligence que de lui-même. Pour cela, le maître doit être ignorant, c'est-à-dire incapable d'expliquer. Le maître ne doit plus maîtriser ce qu'il enseigne, sans quoi il sera à nouveau tenté de prendre par la main les élèves les plus en difficulté. L'autorité du maître ne doit plus reposer sur sa science, ni sur sa capacité à « augmenter » l'élève d'un savoir hétéronome. La seule chose que le maître ait autorité à faire c'est d'exiger des élèves qu'ils se passent de son autorité. Exiger de l'illettré qu'il se passe de l'autorité du maître pour apprendre à lire à son fils.

Société pédagogisée – Autorité hiérarchisée

Ce contre quoi s'élèvent Joseph Jacotot puis Jacques Rancière, c'est l'avènement d'une « société pédagogisée », c'est-à-dire d'une société dans laquelle

19. « Programmé » en ce sens que c'est « l'explicateur qui pose et abolit la distance, qui la déploie et la résorbe au sein de sa parole ».

20. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 17.

21. *Ibid.*

l'instruction publique est devenue « le moyen d'égaliser progressivement l'inégalité, c'est-à-dire d'inégaliser indéfiniment l'égalité ». Derrière ce chiasme polémique, s'illustre l'idée qu'en pensant l'école comme l'espace d'une *politique* de l'égalité, le pouvoir ne fait qu'imposer l'égalité, de manière unilatérale et descendante. Partant, il rappelle que lui seul a la compétence, l'autorité de décréter l'égalité entre les hommes, étant entendu que celle-ci n'existe pas *de facto*. En concevant un système égalitaire reposant sur l'instruction universelle, le pouvoir entérine l'idée d'une autorité profondément hiérarchisée, une autorité dans laquelle chaque chaînon constitutif obéit à un ordre établi²² — celui où prévaut l'inégalité. Parce que l'instruction du peuple consiste dans « le rattrapage interminable de son retard », l'école républicaine reproduit ce qu'elle a toujours fait, à savoir diviser l'intelligence humaine entre ceux qui savent et ceux dont on décrète qu'ils ont besoin d'être enseignés pour savoir. Une société où les « lumineux » ont autorité pour « éclairer les obscurants²³ ». Comme le décrit Jacques Rancière :

La tâche à laquelle les capacités et les cœurs républicains se vouent, c'est de faire une société égale avec des hommes inégaux, de *réduire* indéfiniment l'inégalité. Mais qui a pris ce parti n'a qu'un moyen de le mener à bout, c'est la pédagogisation intégrale de la société, c'est-à-dire l'infantilisation générale des individus qui la composent. [...] La société des inférieurs supérieurs sera égale, elle aura *réduit* ses inégalités quand elle se sera entièrement transformée en société des explicateurs expliqués²⁴.

Face à cela, le maître ignorant est celui qui rappelle que l'égalité ne se décrète pas, elle se postule, et que seuls des individus — et non une société — ont la capacité de s'auto-émanciper en faisant acte de leur puissance d'êtres libres, d'êtres capables de s'auto-libérer sans qu'aucune permission ne soit accordée par un quelconque maître, ou une quelconque autorité académique.

« Maître est celui qui maintient le chercheur sur sa route²⁵ »

Si l'autorité du maître ignorant ne repose donc ni sur sa capacité à « augmenter » l'élève d'un savoir académique particulier, ni sur sa maîtrise, ni sur la supériorité de ses lumières, si l'autorité du maître n'est plus fondée sur une relation asymétrique de confiance aveugle, si l'autorité du maître n'est plus même celle du guide ou de l'éclaireur, peut-on pour autant en conclure que Joseph Jacotot

22. Voir KANT Emmanuel, *op.cit.*, p. 125 : « L'obéissance est fondamentale. [...] Elle est double : premièrement c'est une obéissance à la volonté *absolue* du guide et secondement c'est une obéissance à la volonté de celui-ci *reconnue* comme *raisonnable* et *bonne*. [...] La première, l'obéissance absolue, est extrêmement nécessaire, puisqu'elle prépare l'enfant à l'accomplissement des lois auxquelles il devra obéir plus tard comme citoyen. »

23. *Ibid.*, p. 220.

24. *Ibid.*, p. 221-222.

25. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 58.

ou Jacques Rancière rejettent toute idée d'autorité et de maître? Une telle lecture nous semblerait abusive, dans la mesure où, comme le résume Alain Badiou à propos de la manière dont Jacques Rancière conçoit une « communauté des égaux »: « il peut arriver à n'importe qui, dans n'importe quel registre de l'expérience, d'exercer une maîtrise sans posture de maîtrise²⁶ ». Il s'agira donc ici de déterminer, dans quelle mesure, il est possible de concilier les deux axiomes suivants: « toute maîtrise est une imposture » et « tout lien suppose un maître²⁷ ».

De l'explicateur au commandant

Ce que Jacques Rancière récuse au premier chef dans l'autorité du maître ce n'est pas tant son autoritarisme que son droit incontesté à *faire autorité*: l'idée qu'il existe un lien nécessaire entre lumières et pouvoir, et que seul l'éclairé ait la compétence de la compétence. Face à cela, Jacques Rancière entend convertir une relation asymétrique d'ignorant à savant en une relation symétrique de volonté à volonté. De sorte que l'autorité soit dissociable de l'inégalité — pour ainsi dire politique — qui lie l'élève au maître. Comme le développe l'auteur :

Les élèves avaient appris sans maître explicateur, mais non pour autant sans maître. [...] Pourtant il ne leur avait rien communiqué de sa science. Donc ce n'était pas la science du maître que l'élève apprenait. [...] Il avait [retiré] son intelligence du jeu pour laisser leur intelligence aux prises avec celle du livre. Ainsi s'étaient dissociées les deux fonctions que relie la pratique du maître explicateur, celle du savant et celle du maître. [...] Entre le maître et l'élève s'était établi un *pur rapport de volonté à volonté*: rapport de domination du maître qui avait eu pour conséquence un *rapport entièrement libre* de l'intelligence de l'élève à celle du livre²⁸.

L'autorité du maître n'est plus celle du pédagogue paternaliste. Elle est d'une autre nature; elle lui est, en fait, incommensurable. L'élève n'est plus l'inférieur qu'il faut protéger et duquel il s'agit de se faire comprendre en se mettant à son niveau. L'élève est l'égal qui partage le même objectif que le maître, s'émanciper puis émanciper, se libérer puis rendre libre: « On appellera *émancipation* [...] l'acte d'une intelligence qui n'obéit qu'à elle-même, lors même que la volonté obéit à une autre volonté²⁹. » Cette relation est fondée sur l'idée de mutualité, de réciprocité — de sorte que l'élève est proprement en mesure d'« enseigner » le maître. L'autorité du maître est ainsi dissociée de celle du père, tout autant que celle du juge, pour devenir celle du chef³⁰.

26. BADIOU Alain, « Rancière et la communauté des égaux », dans *Abrégé de métapolitique*, Paris, Seuil, 1998, p. 124, je souligne.

27. *Ibid.*, p. 123.

28. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 24-25, je souligne.

29. *Ibid.*, p. 26

30. Voir la typologie des quatre théories de l'autorité chez KOJÈVE Alexandre, *La Notion de l'autorité*, Paris, Gallimard, 2004: le « père », le « maître », le « juge », le « chef ».

Le maître ignorant est celui qui s'impose par sa capacité à entraîner les autres, ses égaux, dans une action. Celui qui, comme l'écrit Rancière, « domine » et « commande », en vertu de sa (tout humaine) faculté à se faire obéir. Cette faculté étant, pour Jacques Rancière et Alain Badiou, universelle, du moins universalisable: « Il peut arriver à *n'importe qui*, dans *n'importe quel* registre de l'expérience, d'exercer une maîtrise sans posture de maîtrise. »

Commander une parole

La figure du maître est donc appelée à survivre dans la mesure où « l'homme — et l'enfant en particulier — peut avoir besoin d'un maître quand sa volonté n'est pas assez forte pour le mettre et le tenir sur sa voie³¹ ». L'autorité du maître-chef est absolue et incontestable, elle est le commandement qui enferme les élèves dans un cercle d'où ils peuvent seuls sortir³². Le maître est « intraitable » et doit faire montre d'une « exigence inconditionnée », de sorte qu'il y a « une volonté qui commande et une intelligence qui obéit³³ ». Mais précisons. Ce que le maître impose, commande, ce n'est plus, comme chez Kant, de se cultiver, c'est de chercher, et de chercher *continûment*: « maître est celui qui maintient le chercheur dans sa route, celle où il est le seul à chercher et ne cesse de le faire ». Le maître exige que l'élève trouve quelque chose, peu importe quoi. La quête compte davantage que le contenu puisqu'en étant contraint de se confronter à sa propre et seule intelligence, l'élève prend conscience de sa puissance et se libère de sa condition objective³⁴. Pour mettre le chercheur sur sa voie, le maître « interroge », il commande une parole, « c'est-à-dire la manifestation d'une intelligence qui s'ignorait ou se délaissait³⁵ ». En interrogeant, le maître ne juge pas, il précipite une action, il exige l'engagement d'une intelligence. La parole devient alors l'acte matériel par lequel l'élève prend conscience de son égalité fondamentale avec *n'importe qui*. Par sa voix, il force l'écoute, il occupe un espace et par là même se fait sujet. Mais comment être certain que ce qui fait la force de l'interrogateur ne fera pas l'incompétence du vérificateur ?

Vérifier que cette parole ne dit pas n'importe quoi

Par son ordre, le maître-commandant initie une parole, une action. Mais son autorité ne s'arrête pas là: le maître « vérifie que le travail de cette intelligence se fait avec *attention*, que cette parole ne dit pas *n'importe quoi* pour

31. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 25.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 45.

34. Par là nous entendons la catégorie dans laquelle l'individu est placé, en quelque sorte malgré lui, en fonction de son âge, son sexe, son origine sociale, spatiale, etc.

35. RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 51.

se dérober à la contrainte³⁶». Le maître-ignorant ne vérifiera pas la science de l'élève — «il faut être savant pour juger des résultats d'un élève» —, il vérifiera «ce qu'il a cherché», s'il a «fait attention³⁷». L'autorité du maître-commandant s'installe dans la durée, elle contraint et maintient dans la contrainte, là où celle du maître-pédagogue permettait à l'intelligence de l'élève de s'évader, de se laisser guider, de se reposer sur les explications de l'enseignant. D'où le caractère absolu³⁸ de cette nouvelle autorité, indépendante de la maîtrise, mais «intraitable»: «le commandement émancipateur ne connaît point de traité³⁹». Pour autant, il n'est jamais question, dans la méthode de Joseph Jacotot, d'évaluation. Le maître vérifie qu'une recherche a été entreprise, mais il ne se donne aucune autorité pour juger de la qualité du travail effectué: partant du principe que toutes les intelligences sont égales, le maître se refuse à comparer et à catégoriser ses élèves. Ce qui permet d'ailleurs à Joseph Jacotot et Jacques Rancière de poser que tous les hommes peuvent exercer leur autorité de vérificateur, qu'ils soient ignorants ou savants, qu'ils vérifient un interlocuteur savant ou ignorant.

Les implications politiques de la méthode de l'émancipation

Les conséquences de la méthode de l'émancipation, fondée par Joseph Jacotot et décrite dans *Le Maître ignorant*, dépassent pour Jacques Rancière le cadre strictement académique. Tout comme le modèle kantien de l'émancipation a influencé des générations d'idéologues politiques, notamment marxistes, le modèle jacotien de l'émancipation doit, selon Jacques Rancière, aider à repenser les modalités de l'action collective et à dépoussiérer les vieilles croyances selon lesquelles certains hommes doivent être libérés dans la mesure où ils ne sont pas capables de se libérer seuls⁴⁰. Remarquable est à ce titre la déclaration de Georges Séguy, secrétaire de la Confédération générale du travail (CGT) de 1962 à 1982: «C'est aussi absurde de croire que les ouvriers peuvent se passer de contremaîtres que de croire que les gosses peuvent se passer d'instituteurs ou les malades de médecins.»

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, p. 54.

38. Comme l'écrit Jacques Rancière (*ibid.*, p. 67, je souligne), l'émancipateur «commande absolument à un sujet qu'il suppose capable de se commander lui-même».

39. *Ibid.*

40. Sommairement résumée, c'est la conviction althusserienne selon laquelle si les dominés sont dominés c'est d'abord parce qu'ils ignorent les lois de la domination. Le libérateur est alors celui qui maîtrise ce savoir et qui explique, fait comprendre à ceux qui en sont incapables comment se structure et s'est toujours structuré le pouvoir.

Du maître au contremaître : la leçon d'Althusser

Pourquoi l'ouvrier ne peut-il se passer du contremaître⁴¹ ? Parce que l'autorité que celui-ci exerce de manière légitime sur l'ouvrier découle directement du fait qu'il est reconnu pour posséder un savoir supérieur à celui du travailleur spécialisé. Parce qu'il est plus savant que l'ouvrier qu'il commande, il maîtrise également davantage la structure et le partage du pouvoir, c'est-à-dire les lois de la domination. Contrairement à l'ouvrier, le contremaître ne produit rien, ce qui lui permet de se dissocier de sa condition sociale, de la penser à distance — et donc potentiellement de la théoriser — là où le travailleur ne peut que la vivre, ancré qu'il est dans son exploitation quotidienne. Comme l'écrit Louis Althusser dans *Lire Le Capital* (1965), les agents de la production sont nécessairement dans l'illusion⁴². Ils sont alors semblables à ces enfants qui ont besoin des lumières du maître pour éclairer tout ce qui demeure pour eux profondément obscur, pour dévoiler en temps voulu tout ce qui se dissimule derrière ce que d'autres ont placé sous un voile de l'ignorance. Dans cette lecture, les prolétaires, en tant que « multitude sotte », ont besoin du « secours d'autrui », de la tutelle des savants, pour organiser leur résistance au capital, sans quoi ils se retrouveront déboussolés face à la dissolution de leurs repères de certitude : « les ouvriers ont besoin de notre science ».

Quand on dit aux prolétaires que « ce sont les hommes qui font l'histoire », il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'à plus ou moins longue échéance, on contribue à les désorienter et à les désarmer. On leur fait croire qu'ils sont tout-puissants comme hommes alors qu'ils sont désarmés comme prolétaires en face de la véritable toute-puissance, celle de la bourgeoisie qui détient les conditions matérielles (les moyens de production) et politiques (l'État) qui commandent l'histoire. Quand on leur chante la chanson humaniste, on les détourne de la lutte des classes, on les empêche de se donner la seule puissance dont ils disposent : celle de l'organisation en classe et de l'organisation de classe, les syndicats et le Parti⁴³.

La leçon du maître ignorant serait-elle alors une imposture ? Mentirait-on lorsque l'on dit aux prolétaires qu'ils sont capables de puissance et qu'ils sont les seuls à pouvoir en décider ? Dans le sillage de Kant, et à contre-courant de Joseph Jacotot, Louis Althusser pense l'éducation comme préalable à toute transformation⁴⁴. La théorie althussérienne se présente ainsi comme

41. Le contremaître sert ici de figure quasi allégorique pour représenter l'autorité du philosophe marxiste grimé en salarié : « dans ce M.L [Monsieur Louis (Althusser)] anonyme et omniprésent, ne pourrions-nous pas reconnaître la silhouette de ce personnage, mi-ouvrier mi-bourgeois [...] : le contremaître ? », RANCIÈRE Jacques, *op. cit.*, p. 44.

42. Propos rapporté par Jacques Rancière dans RANCIÈRE Jacques, *La Leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, 1974, rééd., Paris, La Fabrique, 2011, p. 95.

43. ALTHUSSER Louis, *Réponse à John Lewis*, Paris, François Maspero, 1973, p. 48-49.

44. RANCIÈRE Jacques, *La leçon d'Althusser...*, *op. cit.*, p. 81.

« un substitut à une auto-émancipation à laquelle on ne croit plus⁴⁵ ». Parce qu'ils n'ont pas les moyens, théoriques, scientifiques, de penser leur exploitation, les travailleurs ne peuvent se passer du secours du parti communiste, c'est-à-dire des savants qui ont seuls la capacité intellectuelle de théoriser la lutte. Aux travailleurs « l'organisation en classe », c'est-à-dire la puissance du nombre, aux philosophes la science.

Le retour à Marx : l'autorité retrouvée

Tout comme le maître kantien avait la compétence d'« augmenter » ses élèves pour les faire devenir « hommes », la science des savants-philosophes agit chez Louis Althusser comme une « plus-value » au marxisme aveugle de la classe ouvrière. Il s'agit de penser et d'élever la « compétence » des masses en compensant, par l'orthodoxie théorique, leur incapacité à s'auto-diriger indépendamment du chant des sirènes de l'idéologie bourgeoise. Pour le « philosophe communiste » qu'est Louis Althusser⁴⁶, il existe ainsi une « rigueur marxiste⁴⁷ » que seule la science est à même d'appréhender dans son exhaustivité. Non pas que le marxisme soit une science, mais que celui-ci ait besoin de la science pour être compris. D'où la nécessité, pour Althusser, de revenir à une lecture pure et systématique des grands textes qui ont fait le marxisme, au premier rang desquels Marx lui-même. Face à la menace révisionniste, qui gagne le parti communiste dans les années 1960⁴⁸, Louis Althusser fait du « retour à Marx » une arme contre le « gauchisme » ambiant qu'il accuse de subordonner la science à la politique et qu'il perçoit comme l'agression des politiques analphabètes contre les chercheurs⁴⁹. Ainsi, dans la préface à *Pour Marx* (1965), il dresse le portrait de ce qu'il considère comme l'irrationalité politique et qui s'incarne historiquement dans le jdanovisme, un temps où les philosophes étaient soit réduits au silence soit inféodés au délire de la « science prolétarienne », science que Louis Althusser semble considérer comme obscurantiste⁵⁰. En proposant de revenir aux racines du « marxisme marxien », Louis Althusser entend ainsi restaurer l'autorité scientifique (révolutionnaire) du communisme face à l'idéologie (bourgeoise) du gauchisme. Par-là, il s'agit d'imposer l'autorité du philosophe-communiste en la faisant reposer sur l'autorité fondatrice et scientifique de Marx.

45. *Ibid.*, p. 72.

46. Selon les mots de Jacques RANCIÈRE, *ibid.*, p. 57.

47. *Ibid.*, p. 61.

48. Notamment à partir de la direction dite « italienne » (1963-1965) de l'Union des étudiants communistes (UEC) accusée de « droitiser » le parti communiste en souhaitant « détruire le visage repoussant du communisme » (RANCIÈRE Jacques, *ibid.*, p. 77), c'est-à-dire en l'ouvrant à une population plus large et en insistant sur les thèmes marxistes d'humanisme et de désaliénation.

49. Voir *ibid.*, p. 85.

50. *Ibid.*, p. 64.

C'était bien une certaine autorité que les jeunes intellectuels communistes cherchaient alors : las des discours stéréotypés du Parti comme du bavardage éclectique qui hors du Parti tenait le haut du pavé de la culture « marxiste », soucieux de dominer théoriquement les effets de leurs combats politiques et syndicaux, ils avaient besoin pour penser leur rapport au Parti d'une autre autorité. [...] Althusser joua le rôle de cette autorité libératrice.

D'où l'accent mis par les élèves du Cercle d'Ulm — étudiants de Louis Althusser, dont faisait partie Jacques Rancière — sur la nécessité d'entreprendre une théorisation massive de ce qui fait l'essence du parti communiste :

L'objectif de l'Union [l'UEC] doit donc être d'acquérir une formation théorique qui puisse permettre d'engager ces discussions et de mettre fin à la « bataille d'idées ». L'affaire importante était donc *notre* affaire ; la formation théorique. D'où l'effort que le cercle fit porter sur le journal *Clarté*. [Il fut demandé] que le journal consacrer des rubriques régulières au commentaire des grands textes et aux problèmes théoriques actuels. Pour cela, *Clarté* devait faire appel « aux camarades compétents dans les domaines spécialisés ».

Nous sommes bien loin de l'« enseignement » du maître ignorant. Ce dont il est en effet question ici c'est d'utiliser les lumières des plus compétents pour éclairer et assurer l'éveil des masses : comme le résume Jacques Rancière, « la relation pédagogique fondamentale était entre le savoir et le non-savoir⁵¹ ». L'émancipation est pensée d'en-haut *via* une autorité surplombante et autocrate. Cet autoritarisme radical est par la suite incapable de contenir la progressive remise en cause du pouvoir des savants qui mène en 1968 à ce que Jacques Rancière nomme la destruction de la place de l'éducateur.

La réponse de Mai 68 : le philosophe nu

De fait, l'althusserisme est profondément remis en question avec le double contexte de la Révolution culturelle chinoise (1966-1976) et de la révolte étudiante de Mai 68. Ces mouvements, qu'Althusser qualifie d'idéologiques, constituent en quelque sorte les impensables de la théorie dans la mesure où ils témoignent, chacun à leur manière, de la volonté et de la capacité de la masse à sortir des catégorisations dans lesquelles elle est enfermée par la police philosophique, « métapolitique⁵² ».

Si, comme le suppose Althusser, la masse est dominée parce qu'elle ignore les lois de la domination, les événements de Mai 68 ont montré à quel point l'émancipation dépend de la volonté et non de l'acquisition d'un savoir théorique exhaustif. Le savant-philosophe classe, range, catégorise et, ce faisant, participe

51. *Ibid.*, p. 86.

52. Voir RANCIÈRE Jacques, « *Le Maître ignorant* – entretien avec Jacques Rancière », *Vacarme 09*, automne 1999 (<http://www.vacarme.org/article997.html>) : « Ma cible principale, c'est cette pensée que j'appelle métapolitique, suivant laquelle la politique est fondée sur une vérité profonde de la société que les acteurs sociaux sont incapables de penser eux-mêmes. »

à une entreprise de domination qui décrète qui est libre, qui est capable de liberté, et qui a besoin du secours d'autrui. Il se retrouve donc totalement nu, désemparé quand il est confronté à une réalité qui refuse de se laisser identifier au travers de concepts *ad hoc*. Mai 68, c'est le moment où l'ignorant initie une parole et s'adresse en égal au savant, le moment où l'ignorant exige du savant qu'il l'entende et lui réponde.

Conclusion

La leçon du maître ignorant est clairement polémique: non seulement on peut enseigner ce qu'on ignore, mais encore l'ignorance est émancipatrice dans la mesure où elle ne supporte aucune hiérarchie. Si tout le monde est ignorant — même celui qui est tenu pour être le dépositaire de la science, le maître — plus personne n'est habilité à abrutir un autre individu en lui faisant croire que les choses les plus vraies sont celles qu'on ne peut découvrir qu'après un long cheminement dont seul le maître possède la clé. Ce que Rancière propose ici, c'est la redéfinition d'une relation maître-élève fondée sur une inaltérable égalité, tant politique que scientifique. L'élève en sait autant que le maître, tout comme d'ailleurs le prolétaire en sait autant que le philosophe, dans la mesure où maître comme philosophe sont foncièrement ignorants. L'égalité dans l'ignorance supposant l'égalité de l'intelligence, chacun devient l'auteur de sa propre intelligence, indépendamment, volontairement. Si bien qu'il n'existe plus d'institutions ou d'individus pour *faire autorité*, celle-ci étant de fait fragmentée en une multitude d'hommes émancipés et conscients de leur puissance.